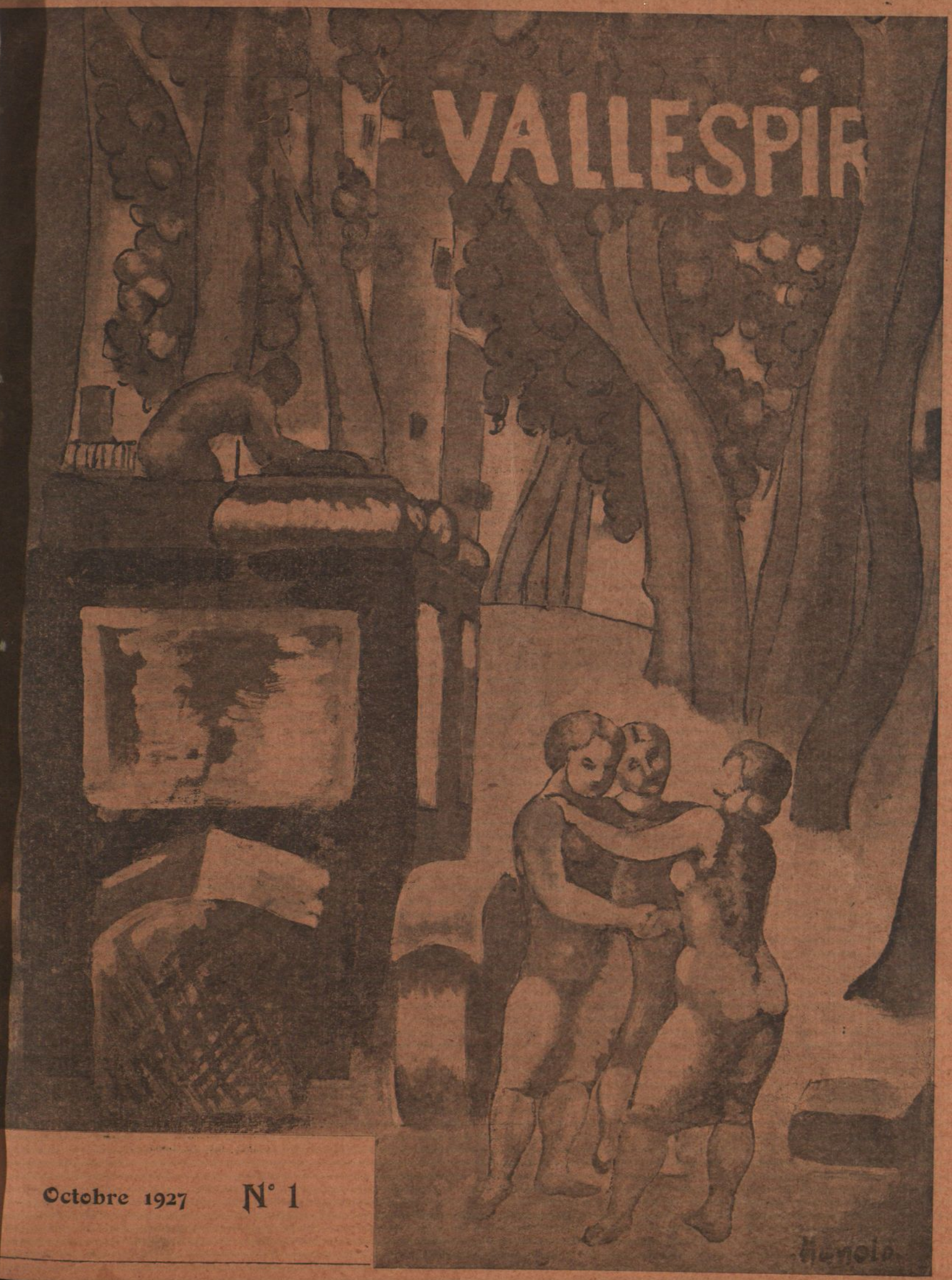
F. VALLESPIR



Octobre 1927 N° 1

58

VALLESPIR

REVUE LITTÉRAIRE & ARTISTIQUE

CÉRET (Pyrénées-Orientales)

DIRECTEURS : MICHEL ARIBAUD
CHARLES ROUSSILLON

Chèques Postaux 4541 Toulouse — Téléphone : 14

COLLABORATEURS :

Jean AMADE, Pierre CAMO, Victor CRASTRE, Carlos de LAZERME, Henry MUCHART, Henry NOELL, Joseph-S. PONS, Frédéric SAISSET, François TRESSERRE.

COLLABORATEURS ARTISTIQUES :

MANOLO, Pierre BRUNE.

ABONNEMENTS :

France et Colonies, un an..... 15 fr.
Etranger, — ..... 25 fr.

LE NUMÉRO : 4 FRANCS.

Les Abonnements doivent être adressés à M. l'Administrateur de VALLESPIR, 12, Rue Saint-Ferréol, CÉRET.

Le Gérant, F. CASTEIL. — CÉRET, Imp. F. CASTEIL

VALLESPIR

SOMMAIRE

VALLESPIR	Au Lecteur
Jean AMADE	Terre de Vallespir
Pierre CAMO	Elégie
Joseph-S. PONS	Poèmes
Frédéric SAISSET . . .	La Danse de l'Ours à Arles-sur-Tech
Carlos de LAZERME . .	Triptyque Vallespirien
Victor CRASTRE . . .	Livres et Revues
Charles ROUSSILLON. .	Les Beaux-Arts

Illustrations

Couverture de MANOLO. — Dessins de Pierre BRUNE.

AU LECTEUR

C'est précisément à l'heure où notre province paraît le plus bouleversée dans sa structure que « Vallespir » naît. Mauvais présage ne manqueront pas de s'écrier quelques esprits chagrins. Mais n'est-ce pas à vrai dire un signe de vitalité que ce refleurissement, cet épanouissement d'un pays, lacéré par le couteau des dépeceurs ? Dans cette chair encore bien vivante, notre Revue va plonger ses racines. Ayons confiance : elle ne manquera pas de grandir.

Cet ancien pagus *du Vallespir dont nous empruntons le titre inscrit nettement sur le sol ses limites géographiques. L'originalité, le charme de cette vallée ne peut manquer de toucher les cœurs. Le voyageur qui, par un crépuscule d'automne, s'arrête sur la plus haute échine de l'Albère, voit devant lui dans*

son harmonie, dans sa netteté, cette simple bande de terre qu'un grand écrivain moderne a comparé à la vallée de Tempé. A cette heure de la journée les ombres tombent plus grandes du sommet des montagnes, et quelque chose de bleu descendant du ciel semble demeurer sur les mains et sur le visage Belles lignes infléchies dans le firmament, azur mélangé de roses légers, de violets indécis, et plus bas cette magnifique plaine encore toute trempée de lumière. Pays de la nuance, de la grâce sans mollesse, où tout est précis, où tout est net, où les détails éclatent harmonieusement dans leur diversité et leur ensemble.

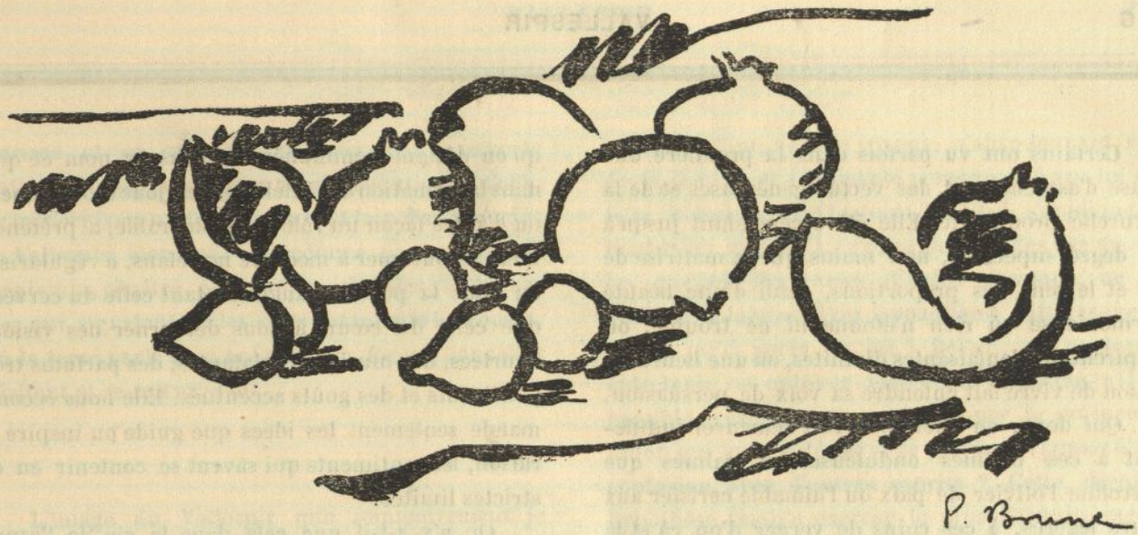
Le vent du large, chargé d'amertume, fait onduler les asphodèles de la cime, et en se retournant vers la nappe bleue qui étincelle, on aperçoit derrière soi ce pays d'Espagne, noyé de vapeurs romantiques. Jusque vers la côte roussillonnaise, il prolonge ses âpres rochers, ses rauques collines — tout un paysage écorché vif — que semble travailler sans cesse un feu intérieur. Le contraste est si puissant qu'il émeut : d'un côté noblesse, grandeur, eurythmie ; de l'autre désordre, confusion, barbarie. Mais invinciblement les yeux se reportent vers la classique terre vallespirienne devenue plus sombre, plus profonde, où les blancs villages semblent glisser comme des nymphes.

C'est cette province presque grecque dont Céret est la capitale naturelle que nous voulons ressusciter. Cette « Ecole de Céret » que Picasso, Séverac, Manolo, tant d'autres encore ont créée, nous avons l'ambition de la voir renaître.

Notre tour est venu de rallumer dans la petite lampe d'argile la flamme sacrée de la tradition :

« Et quasi cursores vitæ lampada tradunt ».

VALLESPIR.



TERRE DE VALLESPIR

Quelle que soit l'étymologie exacte de ce nom chantant dont se pare avec quelque orgueil une des plus belles vallées du Roussillon, il est presque devenu un symbole et s'est même discrètement chargé à la longue de spiritualité. Aussi, l'a-t-on volontiers retenu à cette place comme signe de groupement.

Favorablement disposée par la nature entre les Albères et le Canigou, et participant à la fois de la riante douceur des premières et de l'âpre fierté du second, cette vallée est une de celles qui, dans les mœurs, dans l'aspect général de la race, ont le mieux conservé leur physionomie propre. Appuyée avec abandon à la Catalogne, mais librement ouverte aux souffles de France, elle présente quelque chose d'exceptionnel qui attire le regard. Méditerranéenne, elle l'est cependant sans conteste, autant par exemple que la Provence, sa sœur ; et l'on découvre même chez elle presque à chaque pas des caractères helléniques ou siciliens assez prononcés.

Lieu privilégié donc, non seulement elle mérite d'être célébrée par les poètes, mais elle offre encore aux romanciers un cadre choisi pour l'étude de l'âme humaine, à l'artiste enfin (que ce soit le musicien ou le peintre) les plus rares motifs d'inspiration. Relativement peu connue et peu exploitée à ces différents points de vue, elle se dégage petit à petit d'une regrettable indifférence et à mesure aussi semble se revêtir de clartés nouvelles.

* * *

Dans quels sens oriente-t-elle secrètement la vie de notre pensée ? Certains nous l'ont demandé quelquefois. Il n'est point facile de répondre à une question pareille : ce sont là, en effet, choses que l'on sent au fond de soi plutôt qu'on ne les définit avec précision. On peut néanmoins le tenter.

Arrive-t-on ainsi à bien pénétrer l'âme vallespirienne (celle du terroir comme celle de la race), on y perçoit deux tendances principales, dans la multiplicité soit des aspects du sol, soit des mouvements intérieurs de l'homme. Deux grands biens, d'apparence contradictoire, semblent accordés au Vallespir plus encore qu'à tout le reste du Roussillon : la mesure d'abord et aussi l'exaltation.

Certains ont vu parfois dans la première une cause d'asséchement des vertus généreuses et de la naturelle prodigalité. Elle élève cependant jusqu'à un degré supérieur, non moins que la maîtrise de soi et le sens des proportions, celui d'une beauté harmonieuse où rien n'étonne ni ne trouble, où respirent de bienfaisantes divinités, où une heureuse raison de vivre fait entendre sa voix de persuasion.

Qui donc, en effet, pourrait demeurer indifférent à ces collines onduleuses et calmes que couronne l'olivier de paix ou l'aimable cerisier aux fleurs légères, à ces coins de verger d'où çà et là s'élève le cyprès en une immuable flamme rêveuse ? Qui donc aussi ne se laisserait convaincre par ces pures et agiles lumières d'une si sage distribution, par ces sommets bleuissants et vaporeux qui clôturent le paysage et où la vie pastorale et la chanson des ruchers entretiennent encore une atmosphère patriarcale d'un incomparable équilibre ?

Rien ne saurait donner idée plus approchante de l'âme classique, faite de justesse et de retenue et pénétrée de discrète émotion. Qui dit Vallespir dit par là même les meilleurs chants de l'*Odyssée*, les plus fraîches idylles de Théocrite, les bucoliques virgiliennes, les attendrissements raciniens... Le primitif pipeau et la lyre délicatement accordée figurent assez bien les sentiments qui d'ordinaire nous gagnent au contact de ce sol et de ses plus expressifs habitants. Aussi, quelques esprits d'élite sont-ils venus se mettre à son école, ou plutôt lui redemander, après les avoir un instant perdus, ces trésors spirituels supérieurs aux biens temporels et d'une essence incorruptible.

Tel est le premier pôle d'attraction qui nous est dès l'abord révélé par le pays de Vallespir. Il en est un autre, et de qualité bien différente. A peine l'imaginerait-on après ce qui vient déjà d'en être dit.

L'exaltation et la ferveur sont suspectes à certaines âmes timides ; d'autre part, la froideur de certains tempéraments les met en garde contre elles. La culture ou l'éducation française, celle du moins qu'on désigne communément sous ce nom et qui, dans la formation des intelligences, joue scolairement ou d'autre façon un rôle si considérable, a prétendu nous accoutumer à modérer nos élans, à régulariser en nous la poussée sanguine, tant celle du cerveau que celle du cœur, à nous détourner des visions heurtées, des musiques éclatantes, des parfums trop pénétrants et des goûts accentués. Elle nous recommande seulement les idées que guide ou inspire la raison, les sentiments qui savent se contenir en de strictes limites.

Or n'y a-t-il que cela dans la vie de l'esprit comme dans celle du corps ? L'on est en droit de se demander si ce n'est point aller contre la nature des choses et contre la vérité humaine que de se soumettre à ces rigoureuses disciplines, malgré les avantages infiniment précieux qu'on en peut retirer.

Ces collines aux formes moelleuses, ces lignes d'une si paisible vibration, ces nuances enfin qui se marient avec tant de grâce, ne sont pas tout le Vallespir. La race qui le peuple ne se définit pas seulement par ses qualités de souplesse et de rythme naturel qu'expriment en elle la danse et la simple démarche, ou encore par cette juvénile sérénité qui est à l'âme ce que la lumière du matin est aux profondes ravines.

Le Vallespir possède aussi l'enivrante garrigue où s'exaspèrent, à certaines heures, l'ardeur du soleil, la senteur des plantes, la vie des insectes ; il possède encore ces montagnes abruptes qui ouvrent tout à coup leurs précipices ténébreux et inquiétants où l'esprit du mal semble régner. Il a ses sombres légendes comme ses rudes superstitions. La musique de son âme est, par instants, fougueuse et passionnée ; il arrive même que la violence de ses instincts éclate comme une flamme impétueuse. Et quels tressaillements dans la chair de ses fils quand leur imagination, poussée au vif soudainement, forge d'irréelles idées, exalte et irrite leur vie sentimentale en d'irrésistibles mouvements !

L'Espagne est proche, on le sent bien ; et la voisine Catalogne, malgré son individualisme très

marqué et ce que son tempérament comporte d'atténuations, est presque aussi romantique qu'elle. Le modernisme uniformisateur est loin d'avoir éteint en Vallespir, bien qu'il y ait comme partout depuis longtemps pénétré, ces couleurs chaudes et contrastées qui signalent ici les êtres autant que les choses. Où la terre parle avec autorité, les forces nouvelles hésitent et se ralentissent...

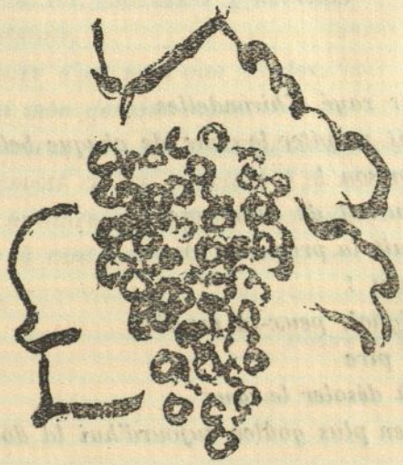
* * *

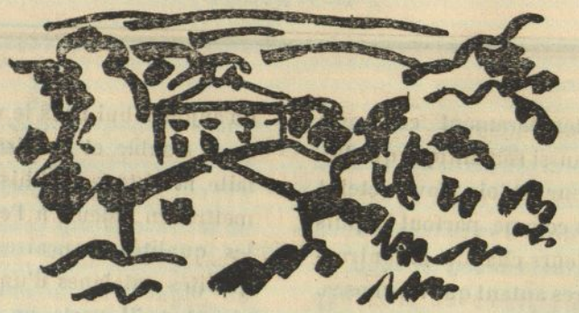
L'image du Vallespir que sommairement je viens d'esquisser me paraît acceptable, encore qu'un peu complexe. Comme elle éclaire les coutumes et les types de ce coin de pays, elle explique aussi l'esprit de ses écrivains et de ses artistes, en un mot de ses représentants spirituels. Pour finir, quelques vues générales légitimeront la présence de ces pages dans une telle revue.

Le Vallespir est comme un carrefour idéal où se rejoignent et se concilient des tendances opposées. On y peut voir une curieuse transition entre la France, dont il a reçu quelques formes intellectuelles et sociales, et la Catalogne dont il parle encore la langue et à laquelle le rattachent tant de traditions. L'esprit vallespirien, sollicité à la fois ou tour à tour par ces deux pôles, doit-il pencher décidément vers celui-ci ou vers celui-là, comme l'y invitent certains, ou bien au contraire se maintenir tel qu'aujourd'hui nous le voyons, n'abandonnant rien de la double et séduisante personnalité que lui ont faite la nature et l'histoire ? Doit-il s'appliquer à mettre en valeur, à l'exclusion les unes des autres, les qualités françaises d'ordre classique, ou les qualités catalanes d'un romantisme pittoresque et vivant qu'il porte en lui ? Doit-il, au contraire, entretenir ou cultiver avec soin, et même, s'il est possible, resserrer ou perfectionner la savoureuse union qui le caractérise et le préserve à jamais d'une confusion avec d'autres esprits ? Cette dernière hypothèse semble exercer le plus d'attraits sur un grand nombre d'entre nous. Mais à quel avenir a-t-elle droit de se fier ? Ne faut-il pas y voir plutôt une illusion ? Entre les deux premières, certains événements, difficiles à prévoir, mais qu'il est permis de supposer, peuvent, il est vrai, nous mettre quelque jour en demeure de choisir. Mais la simple et patiente logique des années tissera sans doute la trame future, lentement, sans brusquerie ni éclat, insouciante de ce que nous pensons ou penserons.

Au fond, d'ailleurs, peu nous importe. On ne vit qu'un temps : l'heure présente vaut bien, tout compte fait, d'être vécue, et cela dans les conditions mêmes où il nous est permis de la vivre, c'est-à-dire en terre vallespirienne et selon l'esprit vallespirien.

JEAN AMADE.





ÉLÉGIE

En ce temps où dans mon pays,
pour d'autres Pâques embaumées,
neige la neige parfumée
de tous les cerisiers fleuris,
gai Rossignol au clair de lune
chante l'amour et sa fortune,
gai Rossignol au fond des bois
arrosés de vives fontaines,
chante les peines
qui furent miennes autrefois !

Clair azur rayé d'hirondelles
qui faisait palpiter le cœur de chaque belle
dans sa prison !
Maison au toit de tuile rose
où grimpait la première rose
de la saison !
Gai Rossignol, peux-tu me dire
si tu sais pire
tristesse à désoler le cœur
que de n'en plus goûter aujourd'hui la douceur ?

Or c'est en ce temps-là qu'une muse rustique
avec Séverac retirée,
avait charmé tant de soirées
de sa musique,
quand par un même jour lumineux et doré
s'éteignit la voix enchantée,
dont la dernière note entendue est restée
mon souvenir désespéré !

Peines cruelles de l'absence !
Plus tard, quand je suis revenu
vers ce jardin de mon enfance,
personne ne m'a reconnu !
Maisons à d'autres mains passées,
vieilles amitiés dispersées,
rien, en somme, ne m'était rien
dans un pays qui fut le mien !
Gai Rossignol qui t'égosilles
à chanter le printemps nouveau,
de tout le bien de ma famille,
il ne m'est resté qu'un tombeau !

Là, du moins, plus aucune atteinte
dont l'effet soit à redouter,
et tu pourras un jour venir y lamenter
ta tendre plainte,
quand, dernier d'un nom que je clos,
j'y prendrai mon dernier repos.
Tu n'y trouveras pas de vaine architecture,
mais simplement ce qui convient à ta nature :
un jardin solitaire et les fraîches couleurs
d'un rosier à cent fleurs !

Pierre CAMO.

POÈMES

I

Cançó d'una fulla

Quan el poeta canta — una herba li respon,
i tot home a sa vora — té un sentiment profon.
Una fibra secreta — ja es mou en el seu cor,
com si passés en l'aire — la gracia d'un record.
D'on ve la cantilena? — De quin camp de l'amor ?
El món és un misteri — ple d'antiga dolçor.
La fagina dins l'herba — fa un bonic saltiró,
i l'ase té una esquella — que sona en la foscor.
Ai, canta, fulla, fulla — en el fullam de l'om.
Quan el poeta canta — sa boca és una font.

Chanson d'une Feuille

Quand le poète chante, une herbe lui répond, et tout homme près de lui éprouve un sentiment profond. Une fibre secrète s'émeut dans son cœur, comme si passait dans l'air la grâce d'un souvenir. D'où vient la cantilène ? De quel champ de l'amour ? Le monde est un mystère plein d'une antique douceur. La fouine dans l'herbe fait un joli petit saut, et l'âne a une clochette qui sonne dans l'ombre. Ah ! Chante, feuille, feuille, dans le feuillage de l'ormeau. Quand le poète chante, sa bouche est une fontaine.

II

La Rosa diu

És el maig, la rosa diu : Tu m'hauríes descuidada.
És veritat, jo li'n dic, dolça rosa embalsamada,
dolça com el rajoli d'una bóta de garnatxa,
i com el ventre nevat d'una donzella agraciada.
Sempre més ne té el record aquell qui l'ha respirada.
És el maig, la rosa diu. I jo li'n dic : calla ! calla !

La Rose dit

C'est le mois de mai, dit la rose ; m'aurais-tu oubliée ? — C'est bien vrai, je lui dis, douce rose embaumée, douce comme le grenache qui s'écoule du tonneau, et comme le ventre neigeux d'une gracieuse jeune fille. Il en garde toujours le souvenir, celui qui l'a respirée, C'est le mois de mai, dit la rose, et je lui dis : Tais-toi ! Tais-toi !

III

Tres Roses

Ulls clucs, en la tenebra, veig tres roses
porprades, que han sorgit,
l'una damunt les altres, i descloses
al fons de l'esperit.
És tal vegada un record que perdura ?
Quina mà les ha tretes del meu front ?
Vé l'esperança amb una frescor pura ?
Qui parla en mi ? Les tres roses on són ?

Trois Roses

Les yeux fermés, dans la ténèbre, je vois trois roses pourprées, qui ont surgi, l'une au-dessus des autres, épanouies au fond de l'esprit. Est-ce par hasard un souvenir qui persiste ? Quelle main les a tirées de mon front ? Est-ce l'espérance qui vient avec une pure fraîcheur ? Qui parle en moi ? Les trois roses, où sont-elles ?

Joseph-S. PONS.

LA MASCARADE DE L'OURS
A ARLES-SUR-TECH

Arles-sur-Tech a conservé longtemps la tradition d'une pittoresque mascarade rappelant une légende du Moyen-Age selon laquelle des ours et d'autres bêtes sauvages ravagèrent longtemps le Vallespir, semant la terreur dans toute la région, et emportant dans leurs antres des femmes et des enfants pour les dévorer. Emu par ces calamités, un saint abbé nommé Arnulfe se décida à partir pour Rome afin de demander au pape une relique ayant pouvoir de conjurer le fléau. Il obtint d'emporter à Arles les reliques des deux princes de Perse, Abdon et Sennen jadis martyrisés pour la foi et qui accomplissaient des miracles. Le saint abbé les fit charger sur son navire après les avoir enfermés dans une outre goudronnée que l'on cacha dans un grand baril plein d'eau. On sait les péripéties de la traversée, et comment, après le débarquement, le baril transporté à dos de mulet fut précipité dans un gouffre avec la bête. Arnulfe se désolait lorsque les cloches de l'Abbaye d'Arles se mirent à sonner pour annoncer l'arrivée au village du mulet chargé des reliques. Voilà déjà un premier miracle réalisé par les deux saints. Abdon et Sennen furent placés en des reliquaires précieux et on versa l'eau du baril dans un sarcophage où elle se conserve encore et se renouvelle à mesure que les pèlerins et les malades viennent en puiser pour obtenir leur guérison.

Le grand poète Edmond Haraucourt — qui a vécu en Roussillon une partie de sa jeunesse, et qui a gardé de notre pays un souvenir fervent — se trouvant une année à Arles-sur-Tech au moment du Carnaval, assista à la *Mascarade de l'Ours*. Elle lui a laissé des impressions intenses qu'il a traduites en des pages lumineuses et vibrantes. Seul un poète pouvait découvrir les rapports secrets qui existent entre les choses, et nous faire comprendre, avec cette vigueur de style et ce mâle accent qui lui sont particuliers, l'étroite liaison qui existe entre le jeu de cette mascarade et la *bête de pierre* sculptée sur le porche roman de la vieille église du village.

Le poète et le curé d'Arles conversaient ce jour-là devant l'église et se rappelaient la légende d'Abdon et Sennen, et le miracle de cette eau inépuisable contenue dans le sarcophage qui porte le monogramme du Christ.

« Tandis que le prêtre parlait, écrit Edmond Haraucourt, sa silhouette noire et haute se dressait sous le porche roman, et je regardais, au-dessus de sa tête, un chapiteau sculpté depuis sept cents années, brûlé par le soleil, usé par le temps, vieille pensée des siècles disparus : très nettement encore, on discernait là *une bête qui dévore un enfant...* »

Tandis qu'ils causent, voici que les sons de nos vieux instruments catalans éclatent, et le curé annonce qu'on va célébrer *la mascarade de l'ours*, « une coutume qui remonte très loin ».

Et ici le poète, en une émouvante description qui éveille dans les lointains de sa mémoire tout le passé, nous donne la vision de la mascarade dont il explique les raisons profondes, en scrutant les origines et les traditions de la vieille humanité.

« Au lieu d'une incohérente série de déguisements burlesques, écrit-il, c'est un vrai drame qu'on me montrait, *une action qui se jouait*. Des jeunes gens travestis en femmes et en enfants, jouaient sur la place et soudain se dispersaient avec des cris. Une bête terrible, sorte d'ours à la tête de requin, les poursuivait par les rues du village, et leur fuite les ramenait enfin sur la place. Alors les chasseurs attaquaient le monstre. Le costume de ces hommes était fantastique vraiment, et l'on se serait cru transporté au centre de l'Afrique, chez quelque peuplade sauvage, — à moins que ce ne fut chez nous, dans

le recul des temps racontés par Homère. Harnachés et couverts de sonnailles, pour effrayer la brute, ils abritaient leur tête sous un casque géant fait d'un BARIL : ce baril, peint de rouge, de noir, avec un nez de bois et des cheveux flottants, imitait un visage. La bête forcenée, tout d'abord fondait sur les hommes, les hachait de coups et victorieusement emportait les femmes et les enfants dans son antre, figuré par un châssis de planches ; et malgré moi je songeais aux barbares légendes du Minotaure, à la lutte aryenne de mes premiers aïeux contre les fauves de l'Europe à peine conquise. Mais les symboliques barils d'Arnulfe revenaient à la charge ; cette fois le monstre était tué. Gambades autour du cadavre. Puis, au son d'une musique religieuse, lente, sur un air de plain-chant, les hommes emportaient le corps, qu'on ne reverra plus jusqu'à l'an prochain.

« Et pendant qu'ils disparaissaient derrière le mur de l'antique église, je m'étonnais de l'hymne religieux égaré dans son carnaval. Mais alors les porteurs de la bête tuée, suivis par les hommes travestis en enfants, défilèrent *près du porche où l'on voit la bête de pierre qui dévore un petit enfant.* L'église du XIIIe siècle et la mascarade du XXe disaient-elles donc la même chose ? Les têtes en forme de baril n'étaient-elles pas un symbole miraculeux du baril qui délivre ? N'est-ce pas le passé que j'ai vu ? Et ce peuple si âprement tenace à conserver les reliques n'aurait-il pas aussi conservé les légendes ?

« Les sceptiques m'assurent que c'est là simplement une commémoration des dernières chasses à l'ours. Mais une chasse à l'ours n'explique pas les barils, ni les femmes et les enfants enfermés dans l'antre ; mais les dernières chasses sont d'histoire moderne, et concorderaient-elles avec cette fantasmagorie barbare, si lointaine de nous qu'elle semble ne plus tenir à nous ?

« Cette fête si vieille, si vieille que tous l'ont vue toujours, ne serait-elle pas plutôt le jeu dont on célébrait le miracle libérateur, au temps naïf où la science ne discutait pas les prodiges ? »

Ne voit-on pas à quel point notre pays a su conserver ses antiques coutumes, par ces pages si nettement expressives d'Edmond Haraucourt, et à quel point persiste dans l'âme catalane le sens séculaire des traditions ? N'est-ce pas une joie profonde pour tous ceux qui cherchent les secrètes raisons cachés sous les apparences, de découvrir tout à coup dans une manifestation populaire, qui n'est au premier abord que burlesque et plaisante, la représentation d'une légende descendue jusqu'à nous du fond des temps ?

L'étude attentive de ces fêtes, qui se conservent encore chez nous, nous fait remonter jusqu'à nos plus lointains ancêtres, nous livre quelque chose de leur âme. Il serait vraiment douloureux pour tous ceux que possède la passion de comprendre notre vieille race de voir s'éteindre peu à peu et pour jamais ces émouvants rappels d'un passé aux profondes résonances.

FRÉDÉRIC SAISSET

I

LE POTIER CATALAN

Sur la Route du Roi *qui longe les Albères,*
Près d'un creux de ravin que surplombe un figuier,
Se dresse une maison basse, aux glycines claires,
Au toit rouge : C'est là, la maison du potier.

Ce potier, dont la tâche avec l'aube commence,
Pétrit la terre glaise et, penché sur son tour,
Il chante pour donner aux grès et aux faïences,
Le rythme créateur des beautés du contour.

Et voici sous ses doigts que sortent de l'argile
La cruche que cuiront les fours de Maureillas,
Le pourro *pour le vin, la jarre où l'on met l'huile*
Et le col effilé des blonds alcarazas.

Et demain, quand iront les filles aux fontaines
En portant sur l'épaule une urne au filet d'or,
Cette urne, rappelant l'amphore des Hellènes,
Aura le dessin large et gonflé d'un beau corps.

Chante donc, ô potier épris d'un rêve antique ;
L'idéal le plus pur fait de toi l'artisan
Des lignes que les Grecs traçaient sur leurs portiques.
Et que ta main transmet au pays catalan.

CARLOS de LAZERME.

II

LE CHANT DU VALLESPIR

Maureillas ! Amélie ! J'entends battre et mourir
Les noms de mon pays à travers des cerdanes ;
Dans la limpidité d'une athmosphère calme,
On respire les bois mouillés du Vallespir.

Le vent s'est levé cette nuit,
Celui qu'on appelle dans le midi
Le vent d'Autan — Et par ce jour d'octobre
Il ramène des bouffées chaudes.

Des petites filles jouent à la corde...

Le vent fait tomber les derniers marrons...
Il secoue la porte de la maison ;
Dans le parc, on entend crier
Le vernis du Japon et les cèdres du Liban.

Et hier les cigognes sont passées...

. . . . . .

Un souvenir plus vrai marche sur la grand'route ;
Comme la France est loin de ces pays perdus !
Mes pays sont partis... et près du Tech j'écoute
Un écho de la Loire en mon cœur revenu.

CARLOS de LAZERME.

III

COLLIOURE

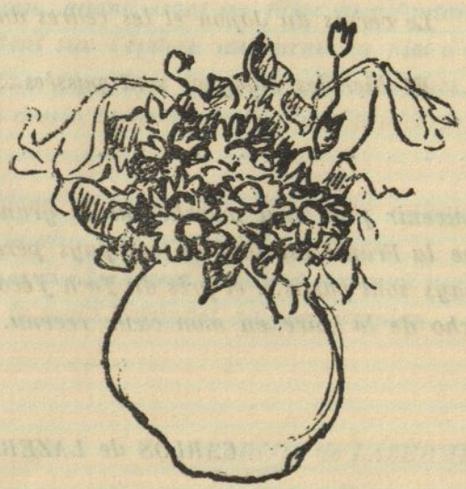
J'irai bientôt revoir, au fond de ma province,
La treille qui serpente aux maisons du hameau,
Le jardin du curé, les buis dont les rameaux
Pieux font des dessins symétriques et minces.

Des peupliers au bout d'un pré regardent l'eau.
L'hiver vient. C'est le soir. La girouette grince.
J'écouterai le chant du vent dans les cheneaux,
Le doux bruit de la pluie aux carreaux qu'elle rince.

Dans la ville ancienne où mes parents sont morts,
Je prendrai les chemins qui vont vers le vieux port,
A l'heure où du marin rentre la barque à voile.

Le ciel s'éteint : les flots reflètent les étoiles
Et je respirerai, comme une noix muscade,
L'odeur du temps noyé sous les eaux de la rade.

CARLOS de LAZERME.



LIVRES & REVUES

La Revue hebdomadaire :

Dans le numéro du 1er octobre de la « Revue hebdomadaire, » Francis Carco commence la publication de souvenirs sur « la vie et la légende d'Utrillo. » Francis Carco a vécu les années héroïques de la bohême montmartroise et nul n'était plus que lui qualifié pour nous raconter la vie lamentable du peintre du Sacré-Cœur.

Comme Edgar Poë, comme Verlaine, Utrillo est né sous le signe de l'alcool et sa vie durant il luttera contre ce démon tout puissant qui ne veut pas lâcher sa proie. Le peintre est digne de toute pitié : comme Poë, il n'est pas responsable de son vice : c'est l'hérédité qui fait peser sur lui cette tyrannie du poison. « S'il existe encore des gens capables de reprocher à Utrillo sa lourde hérédité, sans tenir compte des louables efforts qu'il fit longtemps pour éviter de boire, je saurais leur prouver qu'il eut au moins le rare mérite de lutter contre son vice et finalement d'en triompher. » Dure lutte ! De quelles ténèbres l'alcool entourait ce cerveau si parfaitement doué ! Il faut lire ces pages de Carco pour comprendre l'horreur de ce destin renouvelé de Poë. Heureux Utrillo, puisqu'il a réussi enfin à se libérer du joug abominable, qui devait conduire le poète américain et aussi un Modigliani, par exemple, jusqu'aux derniers abîmes.

Signalons dans ce même numéro une étude fort intéressante de M. John Charpentier sur Coleridge. Il est bon que le public français si ignorant en fait de littératures étrangères apprenne à mieux connaître un écrivain dont l'influence sur notre histoire littéraire propre s'avère primordiale. Coleridge est avec Wordsnorth et quelques autres un des premiers romantiques anglais et l'on sait que le romantisme anglais qui a précédé de loin le romantisme français dépasse celui-ci dans tous les domaines. Le romantisme français, le premier (Lamartine, Musset, Gautier) est un mouvement en somme assez peu original et pour trouver son expression véritable il faut parvenir jusqu'à Baudelaire et surtout Rimbaud et Lautreamont. Etude utile et remarquable ; mais où le lecteur français trouvera-t il une bonne traduction des œuvres de Coleridge et des poètes de son temps ?

Le Mercure de France :

Il n'y a dans le « Mercure, » en dehors d'une nouvelle étude sur Coleridge (la France découvre Coleridge en 1927 !) et d'une chronique de Paul Léautaud, rien de bien intéressant à noter. Mais une chronique de Léautaud, ne fit-elle que deux pages, suffit à éclairer un numéro de revue. Quelle verve profonde et quel sens exact du ridicule humain ! Paul Léautaud, qui est l'être le plus sensible sous sa rude apparence, a dû souffrir énormément de la furieuse bêtise humaine et des rancœurs amassées, des colères rentrées il se paye par ces critiques vengeresses.

C'est miracle que le « Mercure » (qui a d'ailleurs retiré à Liautaud la critique dramatique) daigne parfois publier ces notes. Elles jurent, ton sur ton, parmi tant de médiocrité.

Aussi bien une chronique de Léautaud ne se résume pas.

Henri Poulaille : Charles Chaplin *(Grasset)*.

Charlot, c'est le miracle du cinéma. Il est apparu tout à coup au moment où l'art muet, passée la première période des découvertes techniques, se voyait condamné aux misères du film sentimental italien et à l'abomination de « comiques » tels Rigadin. Brusquement un homme s'est dressé parmi ces fantôches : nous l'avons vu vivre, aimer et souffrir *humainement* : le cinéma s'était trouvé. Depuis, cet art si jeune a fait bien

des progrès : films allemands, films suédois, films russes (je songe à ce « Cuirassé Potemkim » qu'une censure imbécile nous interdit de voir) ; malgré tous ces progrès dont Chaplin d'ailleurs se sert admirablement, Charlot reste lui-même.

Quelques écrivains difficiles (!) ont pu parler du « cœur ignoble » de Charlot. Qu'est-ce à dire ? Ces messieurs entendent faire sans doute dans le genre noble cher au XVIIe siècle finissant ; libre à eux et si c'est être ignoble que d'être humain, profond, *voyant* comme le génial acteur-auteur de la « Ruée vers l'or, » vive donc le « cœur ignoble » de Charlot ! Mais tous les littérateurs ne manifestent pas une telle incompréhension : Cendrars a écrit de belles pages sur la découverte de Chaplin par les soldats du front : « Tout le front ne parlait que de Charlot. A la roulante, au ravitaillement, à la corvée d'eau ou de pinard, le téléphoniste au bout du fil et jusqu'à ces babillardes d'un copain à l'hosteau ou d'une marraine distinguée qui ne nous parlaient que de Charlot. »

Merci, Poulaille, d'avoir écrit le plus compréhensif témoignage qui ait été adressé à Chaplin depuis la mort de Delluc. Votre éloge dissipera encore quelques équivoques.

L. Moussinac et P. Vaillant-Couturier : Le Père Juillet.

Dans une courte préface du plus haut ton, les auteurs parlent de la profonde décadence du théâtre en France : « Tu ne vas plus au théâtre. Parce qu'il n'y a plus de théâtre. Parce que la littérature, la putasserie et le mercantilisme ont tué le théâtre. » Juste critique : il ne reste guère plus de scène en France qui soit capable de monter une œuvre de valeur ; les tentatives dites « d'avant-garde » finissent misérablement. Quant aux grandes scènes !... L. M. et P. V. C. ont voulu écrire une pièce de théâtre dégagée d'influences littéraires, une charge joyeuse et folle contre la démocratie : détruire en amusant, leur ambition, ils y parviennent pleinement. — Le Père Juillet, c'est le bourgeois « libéral » qui a fait fortune : né en 89, enrichi sous le IIe empire, la République lu donne le pouvoir et il l'exerce férocement.

Le Père Juillet ou le bréviaire de la bêtise. Juillet ne parle que par formules et il s'empêtre dans ses formules : « Le Droit à la Paix, La Paix par le Droit, Le Droit par la Paix, c'est La Paix du Droit. » La famille doit écouter ses paraboles et obéir, servilement obéir aux ordres de ce magot qui a toujours à la bouche le mot de Liberté.

Cette tragi-farce si haute en couleur fait songer à « Ubu, » l'œuvre géniale de Jarry. Même amertume sous le rire, même force dans le prodige, même création de l'étrange hors les notions de temps et d'espace. De temps ?... Le Père Juillet, cependant reste dans le temps, son temps : ce vieux XXe siècle tandis qu'Ubu est de tous les siècles. La farce de Jarry est plus universelle, celle de L. M. et V. C. plus particulière : sous le dramaturge le partisan demeure.

Beaucoup de critiques se sont efforcés d'établir cette ressemblance du « Père Juillet » et « d'Ubu. » On le voit : si j'en parle c'est pour mieux marquer la différence et pour interdire à chacun une trop facile digression historique.

Mais quelle verve curieuse et quelle vérité dans la critique. Voici un livre vengeur qui eût plu à Baudelaire.

Europe :

Le dernier numéro d'*Europe* est plein du plus vif intérêt ; cette grande revue de culture internationale se classe aujourd'hui au premier rang des publications périodiques françaises et elle touche chaque jour davantage le public qui pense, le public qui se plaît aux jeux des idées, dans tous les domaines de l'esprit.

Signalons une belle nouvelle de Sh. Anderson, âpre, dure et pleine de sève.

Quelques pages de Montherlant, fort belles d'écriture mais très discutables par ailleurs. « Vous me dites que vous et moi nous sommes aux antipodes. Je ne me sens aux antipodes de personne ; le poète ne peut rien repousser. » Il y a de la bonté dans cette mansuétude de l'esprit mais je crois malgré tout que l'humanité est divisée en

familles, en individus, si vous voulez, assez différents pour qu'il leur soit impossible de se comprendre parfaitement. La plus grande occupation de l'esprit est peut-être de *repousser*. L'homme fort se sent seul.

N'oublions pas la belle chronique de M. Jacques Robertfrance sur Jean de Saint-Prix et sur les recherches métaphysiques de ce noble esprit. Ces notes éclairent mieux la noble physionomie d'un beau caractère, hélas ! trop tôt disparu : J. Robertfrance parle justement des idées qui partageaient la jeunesse intellectuelle française en 1913 et ces notes aideront l'histoire qui fera l'inventaire de ces curieuses années 1913-1914.

Victor CRASTRE.

Georges Finaud . Le Choc.

Voilà le livre que nous attendions, celui qui doit prendre place après les *Croix de Bois* dans la bibliothèque des camarades anciens combattants. Georges Finaud, grand mutilé, nous montre le heurt inévitable entre la génération saignante et lasse de la guerre, et les gérontes cramponnés au pouvoir. Choc de l'idéal contre l'intérêt, choc des consciences contre l'Argent-roi, contre l'Argent-maître.

La nouveauté de ce livre réside surtout dans la peinture des milieux d'anciens combattants, dans la description de la vie intérieure de nos Associations où se dépensent tant d'obscurs dévouements, tant de fraternité.

Livre rugueux comme l'écrit l'auteur, livre taillé en pleine chair, livre qui crie et palpite. Une préface de Maurice Randoux, président de l'Union Fédérale, en décore le fronton.

Jean Suberville : L'homme qui fait sauter le monde.

Encore un écrivain ancien combattant. L'auteur de *Dans la fosse aux lions* nous donne aujourd'hui son premier roman, fresque gigantesque du monde bolchevisé en l'an 2000.

Que serait cet avenir : telle est la thèse exposée par Suberville.

La conclusion est pessimiste : cauchemar à la Wells, vision tragique de l'humanité — tous instincts débridés — se ruant au suicide. Dans ce livre enflammé court la veine amère et dorée des satiriques latins. Le poète de la *Fournaise Ardente* a tenu promesse. Ce livre discutable, mais passionné, s'élève au-dessus du vain bourdonnement d'une triste humanité, abêtie par les clameurs de la Bourse et la musique nègre des dansoirs.

Charles ROUSSILLON.

ECHOS

Relevons dans le *Mercure* du 1er octobre la chronique des lettres catalanes de notre collaborateur Joseph-S. Pons. L'auteur y traite avec compétence de la *fondation Bernat Metge*, qui va poursuivre en Catalogne le même but que l'Association Guillaume Budé, et s'en inspirer dans sa méthode.

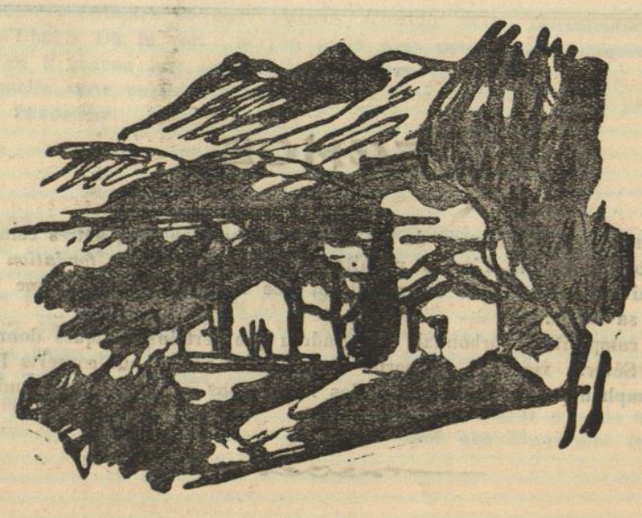
— Le compositeur narbonnais Rey-Andreu que certains critiques donnent comme le successeur de Séverac vient de remporter un éclatant succès aux concerts Pasdeloup avec son poème symphonique : « Lou Païs. » Nos félicitations cordiales à ces amis de *Vallespir*.

LES BEAUX-ARTS

LA PEINTURE. — Le Salon d'Automne perpignanais ouvre ses portes à la fin d'octobre. De nombreux peintres amateurs sont déjà inscrits, et tout porte à croire que nous allons avoir une exposition aussi abondante que celle de l'année précédente. Les peintres à l'égal des littérateurs ne chôment pas. Il est vraisemblable que nous aurons un peu de tout dans ce salon, de fort belles choses attenantes à de passablement médiocres. Les organisateurs ne pourraient-ils en ce cas faire appel aux peintres professionnels, artistes de valeur qui honorent le Roussillon ? Ces derniers consentiraient sans aucun doute à exposer quelques toiles. Ce serait là un moyen de rehausser le niveau de cette manifestation d'art.

LA MUSIQUE. — Une controverse assez vive vient de s'établir dans la presse locale au sujet de la grande pitié des *Coblas* roussillonnaises. Des échos de cette discussion sont même parvenus jusque dans les grands journaux parisiens. L'intérêt passionné avec lequel le public de chez nous a suivi cette question montre combien est vif en lui le sens du pittoresque de son terroir. Le problème est d'ailleurs assez complexe, mais un fait demeure : la nécessité de sauver la *cobla* menacée de disparaître. Nous nous proposons d'ailleurs de revenir dans un prochain numéro sur ce sujet qui intéresse au plus haut point notre province du Vallespir.

En passant indiquons brièvement que notre collaborateur Jean Amade à l'intention de traiter en janvier prochain, dans une conférence qui sera donnée à Céret, la question de la *sardane*.

LE THÉATRE. — La saison théâtrale qui vient de se clore a été extrêmement fertile. Non seulement les arènes cérétanes ont vu des pièces telles que *Carmen*, *Thaïs*, *Le Cid*, mais encore la primeur de drames lyriques régionalistes a été offerte au public. Signalons au Théâtre de Verdure d'Amélie-les-Bains, *Le Sol Commande* de Jean Camp et Fontbernat, et *Dans les Sillons*, d'Emile Taudou et Saturnin Paraire, aux Arènes de Céret. D'une manière générale, le public a répondu avec assez d'empressement aux appels des organisateurs. Mais attention au choix des pièces.

C. R.